



GAVROUCHE

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 35 F

Bimestriel n° 102 - 17^e année - novembre-décembre 1998



**LES MARIONNETTES OUVRIERES
DE ROUBAIX ET LE THEATRE**
LOUIS RICHARD **1**



**LA GRANDE PEUR
EN HAUTE-AUVERGNE**

par Bernard Vandepas **5**



**LE MARCHAND DE VIN BELLEVILLOIS
A LA CROISEE DES CHEMINS**

par Fabien Théofilakis **9**



**LE CHOIX REPUBLICAIN
D'ANDRE GILL**

par Fabrice Masanès **13**



**LES SOUVENIRS
DE MATYAS RAKOSI**

par Julien Papp **17**



**UN VOLONTAIRE FRANÇAIS DANS
LES BRIGADES INTERNATIONALES**

par Roger Codou **22**

Et aussi...
Médias

p. 25

Quoi de neuf sur l'anarchisme
Le temps des livres

p. 26
p. 27

La librairie
L'amateur de livres

p. 31
p. 32

En dernière page :
Didier Daeninckx
a écrit un conte
de Noël pour
nos lecteurs.

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire
Numéro 102
novembre-décembre 1998

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
39-41, rue de la Harpe
Tél. : 02.32.33.22.33

Directeur de la publication :
Georges PELLETIER

Secrétaire de rédaction :
Claude VIRLOUVET

Avec la collaboration
pour ce numéro de

S. BOULOUQUE
E. COMMUN
D. DAENINCKX
J.J. GANDINI
J.J. LEDOS
F. MASANÈS
J.L. PANNÉ
J. PAPP
G. PELLETIER
F. THEOFILAKIS
J. TREMINTIN
B. VANDEPLAS

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

© Editions Floréal
Tous droits de reproduction
des articles et documents publiés
strictement réservés.

Les manuscrits
ne sont pas renvoyés.

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans HISTORICAL ABSTRACTS
and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris - Tél. 01.40.24.21.31

Imprimé en France

Secrétariat de rédaction
et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

EDITORIAL

Un cadeau beau comme un conte de Noël ! Voilà ce que vous offre Didier Daeninckx dans ce numéro de fin d'année (voir dernière page de couverture). Par sympathie pour notre revue il a donc écrit tout spécialement ce conte que vous apprécierez sans doute autant qu'il a plu à toute l'équipe de Gavroche, Didier a décidément bien du talent. Nous le remercions, et vous invitons à vous plonger dans ses livres. C'est une bonne façon de revivre des périodes de notre histoire souvent remises dans un coin de la mémoire quand elles n'ont pas été totalement occultées. A Gavroche on aime !

Nous sommes heureux également de la manière dont vous avez répondu à notre appel lancé dans le précédent numéro. Nous vous demandions, dans un souci d'économie, de nous adresser votre réabonnement anticipé. 18 % d'entre vous nous ont fait confiance. Cet appel reste d'ailleurs valable jusqu'à la fin novembre, date à laquelle nous adresserons traditionnellement nos bulletins. Merci donc pour vos "réabonnements spontanés".

Parmi les nouveaux abonnés – auxquels nous souhaitons la bienvenue –, certains se plaignent de n'avoir pu trouver notre revue dans les kiosques ou chez les marchands de journaux. Il est bon de rappeler que notre diffusion se fait pour majorité par abonnements car la diffusion par NMPP, nous permettant d'être présents dans les Maisons de la Presse, impliquerait un tirage dont il nous serait impossible d'assurer le financement. Toutefois, grâce au soutien dynamique de Diff'Pop (Diffusion Populaire), nous sommes distribués chez quelques libraires sympathisants dont nous nous devons de publier la liste. Cette liste figure en page 25.

Si nous rencontrons des difficultés pour faire connaître notre revue, les libraires, et en particulier les libraires de quartier, ont, de leur côté, bien du souci à se faire pour leur avenir. La concurrence des hypermarchés pointe à l'horizon, elle est dangereuse, car elle peut réussir au détriment de la qualité des œuvres diffusées. Les Grandes Surfaces vont tendre à développer ce qui se vend – avec la complicité de certains éditeurs. Au nom de la rentabilité, ils élimineront les ouvrages jugés trop "élitistes" ne se fiant qu'à la "liste des meilleures ventes" ou des ouvrages programmés dans les émissions de télé ou de radio. C'est la raison pour laquelle nous soutenons les professionnels du livre : ils connaissent bien leur difficile métier, sont toujours de bon conseil, aimables de surcroît, de plus et contrairement aux apparences, les prix pratiqués – grâce à la loi Lang – sont strictement les mêmes partout.

Autre motif de satisfaction, nous avons le plaisir d'accueillir dans notre équipe de nouveaux jeunes auteurs. Dans ce numéro, nous faisons place à certains d'entre eux. Et ce n'est qu'un début.

Vous voyez bien que nous avons tout lieu d'être contents, et parodiant la célèbre chanson estudiantine, nous pouvons chanter le cœur à l'aise :

Non Gavroche n'est pas mort,

Car il tire encore,

*Car il tire encore.**

* Titre du Canard Enchaîné du 1^{er} octobre 1998 annonçant à ses lecteurs la continuité de notre parution.

PENSEZ A VOUS REABONNER

De nombreux lecteurs nous ont déjà adressé leur réabonnement pour 1999. Nous les en remercions.

Toutefois dans un souci d'économies, nous demandons à ceux qui ne l'auraient pas encore fait, de nous envoyer le montant de leur réabonnement 1999, lequel n'a pas changé depuis maintenant 6 ans.

Comme par le passé, nous acceptons les abonnements à tarif moindre de la part de ceux qui sont momentanément dans la gêne. Ils sont largement compensés par les abonnements de soutien qui nous parviennent régulièrement comme autant d'encouragements. Qu'ils en soient tous remerciés.

LES MARIONNETTES OUVRIERES DE ROUBAIX

En septembre-octobre 1997, la Médiathèque de Roubaix, dans le cadre du mois du patrimoine écrit, organisait une exposition : "papiers et marionnettes". Le très beau catalogue publié à cette occasion sous la direction de Bernard Grelle, conservateur de la Médiathèque et initiateur du rassemblement patient, depuis près de 20 ans, de tout ce qui concerne la marionnette, livres, écrits, objets parfois, permet d'affirmer la présence forte de Roubaix dans la défense d'un art qui a marqué l'histoire de cette ville. Le catalogue évoque en effet, avec une "petite histoire des marionnettes à Roubaix", la constitution du "fonds marionnettes" de la Médiathèque de Roubaix, occasion avec



Le théâtre Louis, par Roland Cuvelier.

le catalogue de l'exposition d'en évoquer la richesse. Le fonds est, en effet, très richement pourvu en sources locales et régionales... mais de façon générale, tout ce qui concerne la marionnette intéresse la Médiathèque de Roubaix et son conservateur.

Ajoutons à ce travail le fait d'importance que le Théâtre de Louis Richard, fondé à Roubaix en 1884, le plus important de la ville est toujours en activité avec une quatrième génération de "montreurs de marionnettes" et qu'un travail systématique de recherche a été mené sur ce phénomène de culture ouvrière qui a marqué le dernier quart du XIX^e siècle dans cette ville. En septembre 1997 paraissait en effet, à la Voix du Nord Editions "Al comédie !".

Dans la seconde partie du siècle dernier, dans la période de l'expansion industrielle, des dizaines de petits théâtres de marionnettes jouaient dans des caves, des greniers, des estaminets pour les spectateurs des quartiers populaires de la région lilloise mais aussi Valenciennes ou Arras.

Imitation du théâtre, substitut ou complément à la lecture, ce "théâtre du pauvre" est un moyen d'apprendre l'histoire de France à travers de grands "dramas de combat", de s'émerveiller devant les déclamations en français grandiloquent parfois parsemé de picardismes involontaires. Mais le spectacle se terminait avec un "boboche", petite comédie dont les héros parlent la langue populaire, le picard (ou patois). Louis et Gustave De Budt, Nassez, Muller, Fieuw et bien d'autres ont laissé leurs noms dans la

mémoire des anciens Lillois tandis qu'à Roubaix Louis et Léopold Richard domi-

Louis Richard (1850-1915)



nèrent tout un monde de modestes "montreurs de marionnettes".

Louis Richard

Né à Bruges, en 1850, venu à pied à Roubaix à l'âge de 13 ans, cordier puis mécanicien, Louis Richard fréquente les théâtres de marionnettes, y manipule, apprend seul le français et la lecture pour être en mesure d'ouvrir son propre théâtre.

En 1869, il débute dans un grenier. En 1884, il ouvre, enfin, son théâtre au n° 43 de la rue Pierre-de-Roubaix. Il va accumuler plus de 500 marionnettes, des milliers de costumes et présente des spectacles qui mettent en scène plus de 100 personnages. Louis Richard sera le seul, dans la ville, à consacrer toute son activité au théâtre. Grâce à ses énormes capaci-



Marionnettes centenaires de Roubaix et Lille.
Théâtre de Louis Richard et de Louis De Budt (Lille).
Collections T.C.R.

tés de création, il saura suivre les goûts de son public qui, à l'issue de chaque séance, vote pour décider l'époque historique de la prochaine pièce. Louis Richard sera même capable de proposer à son public des pièces sur l'actualité de l'époque : les Boers et la guerre du Transvaal, par exemple, en 1901.

Louis Richard répond au besoin de culture d'un public attaché à la vérité historique suivant parfois le spectacle avec un livre d'histoire sur les genoux pour s'assurer qu'il n'y a pas d'erreurs ou d'anachronismes. Ce public, en 1898 lui imposera un acte supplémentaire pour la grande pièce sérieuse à la place de la "bamboche" comique en picard. Mais Louis Richard parviendra à rétablir ces bamboches avec les personnages de "P'tit Morveux", "Gros Jacques" et "Dominique" pour le public, encore plus modeste, des séances du jeudi.

Le Théâtre de Louis Richard résistera bien, de 1907 à 1914, à la concurrence du cinéma qui sera fatale à la plupart de ses confrères. Louis Richard disparaît en 1915.

Léopold Richard

En 1920, Léopold Richard, le plus jeune des fils de Louis, reprend le flambeau.

Il fera vivre le théâtre pendant 20 ans, pour un public alors composé essentielle-

ment d'enfants. Léopold Richard joue pour de très maigres recettes, et assure, avec l'aide des siens et de son fils Florian Richard, en particulier, la survie de l'œuvre paternelle, malgré son travail à l'usine. Léopold Richard constatera, avec amertume, que ces 20 années de travail acharné ne lui auront même pas procuré les moyens d'entretenir son matériel.

En 1940, le théâtre fermera, à la mort de Madame Veuve Louis Richard. La maison sera vendue, le théâtre détruit, les marionnettes et le matériel du théâtre partagés entre Léopold Richard et sa sœur Léopoldine Dervaux.

Léopold Richard, jusqu'à sa mort en 1976, tentera de faire revivre le "Théât'Louis" malgré l'absence d'une salle et d'une aide, malgré le partage de la collection et sa destruction partielle pendant la guerre. Il s'attachera à écrire ses souvenirs, à conserver les textes et "canevas" des pièces du répertoire, convaincu que ce travail servira de "jalons" à d'autres, car il est persuadé que rien n'est fini.

Le renouveau

Florian Richard, fils de Léopold, petit-fils de Louis, participera à l'activité du Théât'Louis de 1930 à 1940, ainsi qu'à toutes les tentatives de faire connaître l'œuvre familiale.

En 1952, il participe, avec son père, à une tentative menée par Cyril Robichez

pour faire revivre, au "Cinéma Noël" de Roubaix, le vieux Théât'Louis. Il y aura encore quelques représentations mais, en 1976, Léopold Richard disparaît. Quelques mois après son décès, ses enfants, Eugénie Tiberghien et Florian Richard, jouent un "boboche" au Musée de l'Hospice Comtesse de Lille avec la voix enregistrée de leur père, à la demande de Monsieur Philippe Jessu, conservateur du Musée.

En 1977, Andrée Leroux et Alain Guillemain entreprennent des recherches à Roubaix sur les marionnettes traditionnelles. En 1978, une première exposition est présentée à Roubaix. Cette même année, Eugénie Tiberghien et son frère Florian Richard ramènent à la scène les vieux héros Jacques et Morveux sur un texte d'Alain Guillemain.

En 1979, de nouvelles marionnettes sont créées et jouent. Florian Richard, Andrée Leroux et Alain Guillemain constituent l'Association pour le Renouveau de la Marionnette à Tringle et son théâtre qui prendra le nom de Théâtre Louis Richard en faisant le choix de l'activité professionnelle.

Paradoxes

Ce théâtre de marionnettes est lui-même profondément contradictoire. Théâtre du pauvre, il met en scène les grands de ce monde et de l'histoire dans des costumes somptueux. Art populaire, il fait côtoyer d'inévitables à-peu-près dans le langage ou les décors et une volonté de perfection dans la qualité des marionnettes en particulier. Théâtre de tradition régionale, il subit, et souvent propage, l'influence de la culture officielle de langue française... mais à d'autres moments ou pour d'autres publics, les personnages d'expression picarde, les patoisants occupent le devant de la scène.

Les marionnettes de Flandre française de langue picarde ne sont pas devenues, comme leurs sœurs siciliennes, liégeoises, bruxelloises, anversoises, l'"enseigne" d'une région. On les a méprisées, on les a longtemps oubliées. L'absence d'un réel sentiment régionaliste, capable de se définir positivement, a failli provoquer la disparition de toute trace de ce théâtre. Mais on a beaucoup moins fortement, de ce fait, imposé une vision simpliste de ce phénomène, dans la mesure où il n'a jamais été perçu et analysé comme "manifestation folklorique".

"In jeuera nous-mêmes !"

1894 à Roubaix : ouvriers et cabarettiers, élus socialistes au conseil municipal de la ville, discutent des problèmes du "Grand Théâtre" dont on craint qu'il ne soit privé de troupe professionnelle. L'un des élus, Wilfart, s'écrie : "Si y'a nin d'troupe, in jeuera nous-mêmes !" Le journal républicain anticollectiviste hebdomadaire, le Roubaisien, s'empare de ce mot et commente : "Par ces paroles, le prusco Wilfart voulait signifier que ses collègues et lui-même sont de vulgaires cabotins, bons tout au plus à figurer sur un théâtre de marionnettes."

Il est certes très classique de comparer les hommes politiques à des marionnettes... tout en leur reprochant de manipuler les foules (les pauvres marionnettes ne pouvant, devant la justice tout au moins, protester pour injure et diffamation).

L'auteur de cet article utilise le mot "cabotin", non dans son sens picard qui désigne les marionnettes (ce mot picard ne se trouve plus, à la fin du XIX^e siècle, dans la langue populaire roubaisienne), mais dans le sens péjoratif qu'il a pris en français pour désigner un acteur. L'illustration de cet article, une caricature représentant Wilfart en marionnettiste et ses amis du conseil municipal en marionnettes dans un castelet, nous montre un "théâtre Guignol", des marionnettes à gaines. A Roubaix, la presse, les élites ne connaissent pas, avant 1914, la marionnette à tringle. A Lille, la situation est à peine différente, les articles consacrés aux théâtres de marionnettes sont rares, même si l'on sent un certain intérêt se manifester dans les dernières années du XIX^e siècle.

La formule de Wilfart : "In jeuera nous-mêmes !" correspond bien, pourtant, à l'attitude des ouvriers de l'époque, friands de spectacles, ayant pour modèle le jeu du "Grand Théâtre" et son répertoire, et qui se donnent à eux-mêmes "la comédie" bon marché, proche d'eux, sans luxe intimidant.

"Laissez-les jouer entre eux !"

Le théâtre de marionnettes n'est pas l'objet d'une surveillance policière, on ne le craint pas sous l'angle politique. Il n'en

est pas de même pour le théâtre d'acteurs. Les marionnettes ne sont pas prises au sérieux. Si l'on est très exigeant pour les montreurs de marionnettes qui veulent faire voyager leur scène et doivent, pour cela, obtenir obligatoirement leur livret de saltimbanque et bateleur, on est très tolérant à l'égard des ouvriers qui jouent pour leurs voisins. Le commissaire de police du quartier se contente du titre de la pièce à défaut de pouvoir contrôler un texte, et pour cause : "Laissez-les jouer entre eux", doit-on conseiller aux autorités. Et il est certain que toute cela ne semble pas pouvoir être préjudiciable à qui que ce soit.

Tout au plus, on se méfie d'un répertoire romantique, réputé peu moral. Les moralistes les plus rigoureux s'inquiètent de voir se développer une littérature dont les héros ne sont pas des saints ou des personnages d'une pureté exemplaire.

Le ministre de l'Intérieur illustre bien cette attitude en 1860 en disant : "Le roman-feuilleton, qui, dans les colonnes inférieures du journal, blesse les sentiments honnêtes, fait autant et peut-être plus de mal que les excitations, qui, dans les colonnes supérieures, tentent d'agiter les esprits". Un écho de cette attitude morale se trouve dans une critique de spectacles forains à Saint-Omer. N'allons donc pas conclure que ce théâtre de marionnettes est porteur d'un esprit révolutionnaire :

"Si j'étais le roi Louis-Philippe, je ferais des rentes à Dumas, à Sue, à Soulié pour qu'ils continuent Les Trois Mousquetaires, Les Mystères de Paris et Les Mémoires du diable. Il n'y aurait plus jamais de Révolution", disait Joseph Mery. Et, en effet, le théâtre de marion-

nettes est, à l'évidence, imperméable à des influences politiques directes.

A la fin du XIX^e siècle, à Roubaix, la chanson, la chanson de carnaval en particulier, est quelquefois utilisée comme support d'une activité militante. Rien de tel dans le domaine de la marionnette malgré toutes nos recherches dans ce sens. Les archives de police sont muettes à ce sujet. La presse anticollectiviste semble ne connaître que Guignol, mais rien dans les actes ou les déclarations des militants et responsables du Parti ouvrier ne laisse percer une prise en compte de l'existence des "comédies ouvrières".

Remplir un vide culturel

Le théâtre de marionnettes occupe un espace culturel vide à une époque où les organisateurs de spectacles, les municipalités, les partis, les églises ne cherchent pas à apporter une réponse à un besoin incontestable, néanmoins.

Le foisonnement des théâtres de marionnettes à Roubaix, nous semble être le produit d'une situation où, plus qu'ailleurs, on ne s'occupe pas des loisirs de la population ouvrière. A Tourcoing où le patronat et l'Eglise s'intéressent à la vie des ouvriers en dehors de leur présence sur le lieu de travail, on ne trouve pas de trace sérieuse de marionnettes (à l'exception des théâtres forains). L'absence d'archives du XIX^e siècle dans cette ville fausse peut-être partiellement les perspectives et il serait encore une fois hâtif de conclure que la marionnette n'y a pas eu d'existence. Mais elle n'a certainement pas joué le rôle qu'elle a tenu à Roubaix.





*Tyll Eulenspiegel.
Théâtre Louis
Richard.*

Nous avons vu aussi qu'au début du XIX^e siècle, les théâtres de marionnettes meurent, le café-concert et le cinéma s'installent, et cela est vrai dans les murs de Lille, comme à Roubaix dans le quartier de l'Epeule. Les théâtres de marionnettes restent, par contre, la distraction des quartiers peu atteints par les artistes professionnels et la diffusion d'une culture destinée au public populaire par le moyen du film en particulier.

Les quartiers du Cul-de-Four ou du Pile à Roubaix, certains secteurs de Wazemmes, le quartier isolé des Bois-Blancs autour de Lille, les banlieues, les petites villes restent le refuge des montreurs de marionnettes, reculant devant la diffusion d'une culture qui peut être proposée au public populaire : le film, reproduit, peut être largement distribué.

Quelle culture et quelle langue ?

La profession des montreurs de marionnettes, les lieux d'implantation des théâtres, l'origine sociale des spectateurs permettent, sans conteste, de caractériser les "comédies" comme théâtres ouvriers. Si le répertoire est inspiré par la "littérature populaire", il ne représente pas un phénomène de création ouvrière autonome. Au mieux, il s'agit là de la représentation que les ouvriers se donnent d'œuvres qui ne sont pas les leurs, même si elles sont produites, aussi, pour eux. Lorsque les "comédies" rejouent les pièces données au "grand théâtre", elles adaptent, avec leurs moyens, souvent limités, les œuvres à leur public. Quand le montreur de marionnettes dispose des

moyens nécessaires pour répondre, au mieux, à l'attente de son public, et Louis Richard est, en la matière, exemplaire, son théâtre tend, pour l'essentiel, à intégrer son auditoire à la culture dominante et moderne. Les ouvriers, majoritairement picardians, mais aussi, souvent, de langue maternelle flamande, parfois wallonne, qui fréquentent le Théâtre Louis viennent écouter cette langue étrangère qu'est le français, langue du centre-ville ou d'autres classes sociales. Ils découvrent l'histoire de France ou en améliorent leur connaissance. Les grands idéaux qui animent les héros sont ceux de la République et de l'école de Jules Ferry. Pour faire formule, nous pourrions dire qu'on "devient français au théâtre de marionnettes", pour employer le jargon à la mode, qu'on s'y "intègre" ou qu'il s'agit d'un théâtre-citoyen ! En contrepoint, il faut mettre en évidence le "boboche", ce reflet plaisant de la réalité ouvrière. Marginal dans le spectacle, il est menacé au début du siècle. Le Jacques lillois perd souvent sa langue régionale, son costume caractéristique, pour se déguiser parfois, à l'époque où le public fréquente déjà le cinéma, en Charlot. Mais en même temps, les anciens spectateurs conservent encore aujourd'hui un souvenir fort, celui des personnages patoisants, les leurs... Le théâtre de marionnettes peut être vu comme le moyen économique d'accéder à la Culture, la culture nationale ou de celle des classes dominantes. Il peut aussi être décrit comme un élément d'acculturation des populations régionales de langue picarde, d'origine ouvrière. Dans ce théâtre s'exprime la lutte entre cultures et langues et, dans le meilleur des cas, le picard est enfermé dans le registre comique, le supplément au programme, le genre mineur. Les

folkloristes inverseront les rôles dans leur action... mais pas dans la réalité !

Faire vivre la tradition

Curieux défi que celui de l'implantation, en 1990, après des années d'itinérance, de tournées en France et en Europe de l'équipe professionnelle du Théâtre Louis Richard, héritière d'une tradition et d'une œuvre familiale transmise par les descendants du fondateur, Eugénie Tiberghien et, en particulier, Florian Richard. Les conditions matérielles qui firent éclore ce phénomène culturel n'existent plus, ou plus guère. L'industrie textile a marqué la ville, laissé une trame parfois déchirée... mais les navettes vont et viennent ailleurs dans le monde, là où la main-d'œuvre est moins chère... Ne s'agit-il pas de faire vivre des morts ? La marionnette mort-vivant, représente les anciens qui, peut-être, peuvent de nouveau beaucoup nous apporter. Abandonnées par le progrès, les marionnettes ont sans doute un rôle nouveau à jouer dans ce théâtre d'un monde contemporain où le progrès nous a laissé tomber.

Dans des règles de jeu différentes, avec des scénographies contemporaines, les marionnettes à tringle jouent "L'île au trésor" d'après Stevenson, "Le fantôme de Canterville" d'après Oscar Wilde et retrouvent leur rapport au livre... alors que des enfants, en grand nombre, arrivent à la fin des études primaires sans maîtrise de la lecture. Morveux Courtelapette, dit P'tit Morveux, parle toujours picard, il l'enseigne même, avec ses méthodes pédagogiques propres, et enrichi le lexique, souvent appauvri, de ceux qui retrouvent leur langue traditionnelle. Le comprend-on encore ? Il sait très bien se faire comprendre et lorsqu'il entre dans le jeu de la satire politique, sa langue est bien plus claire que la "langue de bois" !

Dans les formules traditionnelles avec "Tyll Eulenspiegel", "La tentation de saint Antoine", "Boboches", "La Nativité", avec des marionnettes géantes "habitées" par leur manipulateur pour "Langage d'oiseaux" ou en spectacle de théâtre de rue, "Kernok le pirate", avec des ormes et une écriture très contemporaine pour "Pur amour inoxydable", un spectacle en projet pour commémorer le philosophe Ibn Rushd (Averroès), un art multiforme retrouve aussi, avec sa référence à Louis Richard, un public d'adultes.

Théâtre Louis Richard